Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 49 (1904)
Heft: 3

Artikel: Cavalerie de corps et exploration : 14 et 15 septembre 1903
Autor: Loys, T. de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-338177

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CAVALERIE DE CORPS

ET

EXPLORATION

14 et 15 septembre 1903

(Planches VI et VII)

L'année dernière, dans une étude sur les manœuvres de cavalerie, j'avais exprimé le vœu que certaines théories discutées dans les cours tactiques fussent mises en pratique avec la troupe et fissent ainsi leurs preuves ; j'avais en outre émis l'opinion qu'il était indispensable, pour la bonne réussite de l'exploration, de laisser une très grande liberté de mouvements au chef de la cavalerie responsable.

C'est donc avec un plaisir tout particulier que, lisant l'ordre de la direction des manœuvres et l'ordre de corps du 13 septembre, je pus me rendre compte qu'il serait enfin possible de sortir de l'ornière fatale du formalisme et d'adapter l'exploration à la situation tactique et au terrain.

Si l'on veut que la cavalerie rende les services que l'on est en droit d'attendre d'elle, il ne faut pas amoindrir ses qualités primordiales et la lier de telle façon qu'il lui soit impossible de se mouvoir. Ce n'est pas en tenant des chiens en laisse qu'on trouve et qu'on lance le gibier ; il faut au contraire une meute ardente et rapide, énergique et tenace. Or rien ne ressemble autant à une chasse que l'exploration, lorsque celle-ci a devant elle l'inconnu, l'espace et la liberté ! Mais quelle chasse ! quelle

merveilleuse fête! quelle magnifique curée en perspective! et au son de quelle musique! Seul en avant du front, l'œil rivé au but, l'oreille aux aguets, libre comme l'air, que peut-on rêver de plus beau et quelle reconnaissance un chef de cavalerie ne doit-il pas éprouver en sentant qu'il appartient à une arme si fertile en incidents, si féconde en émotions!

Les obstacles, les difficultés, les dangers multiples, l'isolement même seront autant de facteurs qui stimuleront l'audace et le sang-froid, autant de coups d'éperons dans le tempérament de pur-sang que doit posséder tout cavalier!

Les manœuvres de cette année ont entre autres confirmé le principe que, dans notre terrain, avec les éléments dont nous disposons, les patrouilles ne peuvent rendre aucun service si elles ne sont pas soutenues et se trouvent trop éloignées de leur base. Pour réussir, l'exploration doit ressembler à un essaim d'abeilles qui bourdonnent en rangs serrés autour de l'objet suspect, et dont se détache de temps en temps un groupe plus vif, plus hardi et plus entreprenant. Ce sont ces piqûres continuelles, ces coups de sonde répétés qui, obligeant l'ennemi à se mouvoir et à se dévoiler, permettront de le reconnaître et de le fixer.

Dépendant de situations éminemment changeantes, l'exploration doit être élastique et à même de se plier aux circonstances du moment. La dirigeant d'une main fine et légère, il faut en jouer comme on joue avec la bouche d'un cheval nerveux : rendre et reprendre, activer ou modérer l'allure suivant les renseignements déjà obtenus. Seul un officier d'une certaine expérience, apte à constituer un ensemble rationnel avec les rapports nombreux et parfois incomplets qu'il aura recueillis, poussé assez près de l'ennemi pour disposer en temps utile, pourra s'en rendre maître.

La cavalerie en avant! les patrouilles à l'ennemi! sont des principes immuables et justes dans cette phase des opérations où les distances sont suffisantes pour assurer le déploiement de la cavalerie de corps. Mais n'oublions pas que nos brigades ne sont ni assez fortes ni assez nombreuses pour jouer le rôle de cavalerie indépendante et que leur éloignement ne peut ni ne doit être infini. Contentons-nous de l'exploration par secteurs et soyons satisfaits si nous sommes à même de déblayer suffisamment le terrain pour permettre au corps de marcher en toute connaissance de cause. Ayons notre tactique à nous, tactique

faite de sécurité et de prudence ; elle n'exclura ni la hardiesse, ni l'offensive, ni même la témérité.

Il ne faut pas perdre de vue cependant que nos expériences du temps de paix, faites dans des manœuvres, ne sauraient être absolument concluantes, et il serait dangereux d'en tirer des leçons trop absolues. En guerre il en sera très différemment ; on n'aura pas l'idée, par exemple, de demander à des patrouilles partant à 6 heures du soir de fournir pour le lendemain matin des rapports de détails sur l'ennemi situé à 30 ou 40 kilomètres de là !

La cavalerie n'est pas une machine à haute pression dont il suffit de tourner le levier de mise en marche pour qu'aussitôt elle s'ébranle. Il faudra du temps pour obtenir des informations, beaucoup de temps; il faudra combattre en outre pour s'établir dans un secteur, combattre toujours et encore lorsque les patrouilles, ayant fixé les lignes sur lesquelles les têtes de colonnes ennemies seront arrivées, se heurteront à des obstacles que leur faiblesse ne leur permettra plus de franchir. Nous pouvons cependant poser des principes et ces principes porteront sur les relations qui doivent exister entre le haut commandement et le chef de la cavalerie, la distance à laquelle celle-ci doit opérer, les ordres qu'elle devra recevoir et la manière dont elle peut et doit les exécuter.

Si, en 1903, le service d'exploration a rendu quelques services, on peut sans hésitation l'attribuer soit à la direction des manœuvres qui, en lui donnant une certaine latitude, en a permis l'emploi rationnel, soit à la manière judicieuse dont le corps d'armée en a profité.

Les journées des 13 et 14 septembre ont été un exemple vivant et typique de deux phases d'exploration très différentes; la première faite de finesse, de tâtonnements, d'incertitudes, employant des organes légers et nombreux, cherchant, rusant, furetant dans toutes les directions; l'autre au contraire, imposante par sa masse, sa puissance, sa cohésion, voire même par sa brutalité.

Il est certain que les relations existant entre le haut commandement et le chef de la cavalerie ont une influence directe sur le résultat de l'exploration; elles sont donc d'une importance capitale. On dit volontiers que la cavalerie est « l'œil de l'armée » ! ceci est vrai si l'on veut, mais par trop vague ce-

pendant. On ne regarde pas, on n'observe pas, on ne cherche pas quelque chose pour une masse collective d'individus mais bien pour une personne ; pour qu'un cerveau, une pensée puisse se servir et disposer normalement de cette masse. Et comme chaque chef a ou doit avoir une personnalité, un tempérament, une manière d'envisager les événements et de leur donner une solution qui lui est propre, il est indispensable que de part et d'autre l'intimité morale soit aussi complète que possible. Cette intimité morale doit avoir pour base une confiance illimitée et absolue, non pas superficielle et qui s'effrite et disparaît à la première difficulté, mais immuable et à toute épreuve. Ces épreuves seront nombreuses, ne nous le cachons pas. Une des principales sera l'impatience qui résulte forcément de la lenteur avec laquelle les rapports parviennent à destination. Ce sentiment est naturel et humain ; il se rencontre journellement dans la vie. Quand on charge quelqu'un d'une commission, on ne trouve jamais qu'il s'en acquitte assez vite. Dans l'espèce, cette commission sera hérissée de difficultés ; elle supposera la distance, les obstacles à vaincre et l'inconnu du terrain, le manque d'orientation, l'obscurité souvent. En outre, la tâche sera d'autant plus ardue que celui près duquel on sera chargé de prendre des renseignements fermera en général sa porte et vous recevra sûrement à coups de fusil. La confiance seule sera un réactif assez puissant pour ramener le calme où un énervement très légitime commence à se faire sentir. Elle sera l'unique moyen aussi d'éviter la maladie des patrouilles, maladie éminemment dangereuse, ayant pour conséquence la mort des effectifs.

Si, d'un côté, le haut commandement doit avoir toute confiance en sa cavalerie, il faut que celle-ci la mérite et que les officiers qui la conduisent soient du premier au dernier à la hauteur de la situation. Leur personnalité morale, leurs aptitudes physiques et leur instruction seront les éléments principaux qui les rendront des chefs de cavalerie dignes de ce nom.

Ce qui paraît des défauts aux esprits timorés et confits dans la bureaucratie, généraux en chambre, ne connaissant la troupe que de nom, savants et perpétuels critiques parce qu'ils n'ont jamais exercé de commandements, ne connaissant surtout pas notre arme parce qu'il ne l'ont jamais vue de près et par conséquent inaptes à en saisir l'esprit, constituera au contraire de grandes

qualités aux yeux de qui se rend compte du service qui nous incombe. L'officier de cavalerie doit être insouciant, téméraire, têtu, volontaire, tenace, mordant, fier ; fier de son arme surtout, fier de son cheval, fier de son équipement, fier de son uniforme, fier de son sabre, fier de tout ce qui le touche, fier de ses chefs, fier de ses soldats, dur pour les autres, inflexible pour lui-même. Avec les qualités de ces défauts, on va au bout du monde et toute cavalerie qui croirait ne pas en être capable porte en elle le germe mortel qui, à bref délai, la conduit à sa ruine et la tue! Mais cette personnalité morale n'aura aucune valeur quelconque si elle n'est pas complétée par des aptitudes physiques spéciales. A quoi sert l'intelligence et le savoir s'ils sont anéantis par l'immobilité et l'inaction! Dans notre arme, du moins, il est infiniment préférable d'être un tacticien médiocre mais marchant crânement dans le terrain, qu'un esprit de premier ordre, mais heureux seulement s'il se sent en sûreté sur les grandes routes! Il faut que le corps d'un officier de cavalerie soit dur comme du fer et ne vienne jamais élever une objection ni présenter une excuse lorsque l'esprit lui impose une épreuve. Ceci ne peut s'acquérir que par une éducation et un entraînement physiques continus et de longue durée. Lorsque les années s'accumulent, représentant un bagage que l'on voudrait moins lourd et moins considérable, on remercie le ciel d'avoir aimé et pratiqué le sport, tous les sports, et de leur être redevable de ne pas avoir de ventre et de pouvoir encore montrer la croupe de son cheval à des camarades dont on est les aînés. Ceci ne doit pas être une joie seulement mais un devoir pour tous les officiers supérieurs qui, acceptant un commandement, ne réfléchissent pas assez aux responsabilités qu'ils ont assumées! S'il est vrai qu'un jeune officier, pour bien monter une patrouille, doit avoir sur les épaules la tête et l'esprit d'un général, il est non moins vrai et nécessaire pour un général d'avoir l'âme, le cœur, l'énergie, l'entrain et la résistance d'un sous-lieutenant.

Pour nous le cheval doit être un culte! Les obstacles une adoration! Recherchons-le pour son sang, ses origines, ses grandes lignes, ses leviers puissants, signes infaillibles des joies sans égales et incessantes qui nous seront réservées lorsque, lui rendant la main, nous le sentirons s'élancer comme une trombe insouciant des obstacles! Ne l'estimons pas pour sa viande et selon le prix qu'il a coûté, comme le font certains connaisseurs malheu-

reux et dignes de pitié; traitons-le en ami, en collaborateur fidèle, en personnage auquel souvent nous devrons la vie; n'oublions pas qu'il est l'essence même de notre arme et mettons-le sur un piédestal que rien ne saurait ni renverser ni abattre.

A cet ensemble de qualités physiques et naturelles, il faut, pour les mettre en relief et en tirer parti, donner à l'esprit une culture intense et raisonnée, une instruction solide et sûre qui soient les bases de l'édifice qui va s'élever vigoureux et sain dans la plénitude de son expansion. Ne limitons surtout pas notre système d'éducation et d'instruction aux besoins du moment ; au contraire, adressons-nous à l'intelligence en général avant de spécialiser un point quelconque du sujet. Elargissons l'horizon des jeunes esprits, embryons d'hommes, dont on nous confie l'éclosion. Cultivons leurs aptitudes comme on cultive un champ de bonne terre qui doit donner une belle récolte. Donnons-leur avant tout cet esprit de l'arme qui est notre force et notre sauvegarde, esprit fait de solidarité, de camaraderie, de confiance, de respect et de discipline. Faisons de ces jeunes gens des soldats dans toute la bonne acception du terme, faisons-en des hommes ! Nous obtiendrons ainsi une base solide et indestructible, et alors seulement viendra le moment d'orienter leur esprit vers les questions d'une nature particulièrement militaire.

C'est lorsqu'ils sont jeunes capitaines que nous devrons sélectionner ceux dont l'intelligence est la plus ouverte pour les préparer à être les chefs futurs de nos grandes unités. Il importe d'étudier leur caractère, et l'instruction devra plus que jamais être personnelle et développer au plus haut degré l'initiative et la responsabilité. Rien n'est blessant comme une surveillance perpétuelle ; elle tue l'entrain, encourage la dissimulation, diminue l'autorité, froisse et éteint les plus chauds enthousiasmes. Un chef doit à ses subordonnés de les juger d'après leur œuvre et si le résultat répond à son attente, son devoir est de se tenir à l'écart le plus possible, de les laisser en repos. Ce sera pour lui un moyen sûr de ne pas s'amoindrir à leurs yeux, de s'élever assez haut pour juger largement l'ensemble et ne pas se laisser aveugler par les questions de détails.

En suivant ces principes, nous arriverons à mettre entre les mains du haut commandement un outil sur lequel il pourra compter d'une façon absolue, digne de sa confiance, et apte à lui rendre de grands services.

Quelque bon et bien préparé que soit un instrument, il n'est utile que si l'on en fait un usage raisonné s'inspirant de règles rationnelles s'adaptant aux circonstances où se trouve celui qui doit le manier. C'est une erreur profonde de prétendre obtenir les mêmes résultats avec un outil faible ou avec un outil fort. Cet axiome peut sans hésitation s'appliquer à notre cavalerie. Si nous voulons lui faire rendre tout ce qu'elle doit rendre, ne lui demandons pas plus qu'elle ne peut donner et surtout évitons avec soin de copier ceux qui ne sont pas dans les mêmes conditions que nous.

Connaissons-nous nous-mêmes et soyons personnels! En suivant ce précepte, nous serons certains d'utiliser nos qualités et d'atténuer nos défauts! Pour se connaître soi-même, il faut avoir le courage de se regarder en face, sans crainte comme sans aveuglement et avoir un esprit assez net, assez juste et assez impartial pour tirer des conclusions approchant de la réalité. Que valons-nous ? avons-nous le droit de nous poser à nous-mêmes cette question et pouvons-nous la résoudre? J'estime que oui : n'est-ce pas déjà un signe de force que de le faire. On ne demande le prix d'un objet, on ne cherche à en établir la valeur que s'il est digne d'attention et a quelques chances d'être utile.

D'après notre règlement, la cavalerie de corps est employée de deux manières très différentes suivant la phase des opérations. Chacun de ces modes exige des qualités spéciales. Elle fonctionne au début comme cavalerie d'exploration ; puis, lorsque les deux infanteries sont entrées en contact, comme cavalerie de combat. Pour la juger il est nécessaire de déterminer les qualités indispensables à chacune de ces situations.

Pour l'exploration, il faut de la force, de l'énergie, de l'intelligence, un sens de l'orientation très développé, des facultés intuitives naturelles, un esprit observateur, de la prudence, du perçant et une très grande confiance en soi-même. Si nous comparons le personnel dont nous disposons à celui des cavaleries étrangères, nous pouvons hardiment admettre, étant donné que le recrutement de notre arme se fait parmi l'élite de la population, que nous sommes sinon supérieurs, au moins égaux à ceux qui nous entourent. Nos hommes sont intelligents, animés du meilleur esprit, doués d'une bonne volonté remarquable, habitués dans la vie civile, étant pour la plupart des agriculteurs, à ob-

server, à se diriger et à se reconnaître facilement dans tous les terrains ; connaissant leur cheval, ils passent partout, plus ou moins correctement il est vrai, ce qui n'est qu'un détail pourvu qu'ils arrivent. Le service en campagne les intéresse et ils ont l'ambition de la réussite. Foncièrement dévoués à leurs officiers, liés à eux par un esprit de corps très développé, ils sont imbus en outre des traditions d'une arme dont ils sont particulièrement fiers. Notre personnel est bon, aussi bon que n'importe quel autre !

Ce qui nous manque, c'est la force; et par force j'entends les effectifs nécessaires à la puissance et indispensables aux remplacements. L'exploration est un jeu cher, très cher, qui demande une réserve d'hommes et de chevaux que nous ne possédons malheureusement pas, un luxe d'organes peu en rapport avec l'économie que notre pauvreté nous impose. Vouloir égaler les Rotschild de la cavalerie, vouloir atteindre les mêmes buts qu'eux, nous mènerait simplement à notre ruine et à notre anéantissement. Soyons modestes, sachons nous restreindre en pères de famille soucieux de l'avenir; n'ayons pas les yeux plus gros que le ventre et souvenons-nous de la fable de la Grenouille et du Bœuf! En revanche, dans le cadre proportionné à nos forces, employons-nous de toute notre âme, de toute notre énergie, de toute notre intelligence, de toute notre vitalité. Dans cette limite, nos services seront immenses! Ne parlons pas trop de l'exploration stratégique et à grandes distances : elle est en dehors de nos moyens. Contentons-nous de l'exploration tactique élargie, suffisamment étendue pour donner de l'air au corps d'armée, pour lui signaler en temps utile les dangers qui le menacent, les lignes sur lesquelles les têtes de colonne ennemies sont parvenues et les directions de marche qu'elles ont prises. C'est tout ce qu'on peut exiger de notre force alliée à notre faiblesse.

Ce champ d'opération est assez vaste déjà pour nous procurer l'occasion de montrer qu'une cavalerie de milices n'est pas une utopie ni une chimère lorsqu'elle est composée d'éléments solides et qu'elle est animée de l'esprit qui a fait autrefois de nos régiments étrangers les premiers régiments du monde.

Pouvons-nous intervenir dans la bataille comme cavalerie de combat? C'est une autre question, les éléments dans ce cas étant très différents de ceux nécessaires pour l'exploration. Ici,

l'individualisme doit faire place à la collectivité. Il faut de la masse, de la cohésion, une très grande routine, un entraînement continuel, une troupe manœuvrière et souple dans le terrain, des hommes montant correctement des chevaux bien mis et sachant se servir de leurs sabres, enfin des chefs possédant une très grande habitude des évolutions.

La plupart de ces conditions primordiales nous font défaut, avouons-le franchement et sans fausse honte. Nos brigades avec leurs faibles effectifs ne peuvent constituer la masse qui seule engendre le choc et cela surtout après le déchet forcément considérable que nous aura causé l'exploration. Les périodes d'instruction très courtes sont nécessairement fort chargées et ne permettent guère de consacrer beaucoup de temps aux évolutions. Nos chevaux relativement bien mis lorsqu'on les livre aux recrues perdent peu à peu leur souplesse, et nos officiers ne peuvent pas avoir ni la routine ni l'entraînement de leurs camarades des armées permanentes. Somme toute, notre situation semblerait assez précaire si là aussi ne venaient à notre aide deux facteurs inhérents à notre pays et à notre tempérament : le terrain et nos qualités naturelles de tireurs.

Les masses de cavalerie ne sont à craindre que lorsqu'elles peuvent donner le maximum de leur effet et pour cela il est indispensable que le terrain leur offre des lignes d'approches favorables et un espace suffisant pour le déploiement simultané de leurs unités. Chez nous ce n'est pas le cas. D'après la configuration du sol on peut diviser notre territoire en trois grandes zones : les Alpes, le Jura et le plateau suisse. Au point de vue cavalerie la première doit être complètement ignorée, et la seconde considérée uniquemment comme une zone de transition. Seul le plateau suisse peut offrir jusqu'à un certain point les facteurs nécessaires à l'emploi de grandes unités de cavalerie et mérite à ce titre une étude plus approfondie. Vaste champ clos, bordé de gigantesques tribunes, les Alpes et le Jura, au travers desquelles sillonnent quelques couloirs profonds, les entrées naturelles de cette lice imposante où se livreront des combats sanglants et décisifs, se trouvent au sud et au nord, à Genève et à Constance.

Au premier abord cette longue bande de terrain peut donner certaines illusions sur ses propriétés favorables à la stratégie et aux vastes déploiements ; mais en y regardant de plus près, nous

la trouvons parsemée d'obstacles importants contre lesquels viendra forcément se briser l'harmonie des grandes évolutions. A ces moments-là, le nombre au lieu d'être une force peut devenir une faiblesse et engendrer facilement la confusion et le désordre. Malgré nos faibles effectifs, malgré notre infériorité évidente, nous pouvons cependant regarder froidement dans le blanc des yeux nos puissants adversaires si nous les forçons à combattre là et où nous le voulons, si nous sommes d'une mobilité foudroyante et si nous savons tirer le meilleur parti de nos hommes et de nos fusils.

A présent que nous nous sommes rendu, à peu près compte de ce que nous devrions être et de ce que nous sommes en réalité, il devient intéressant d'étudier l'exploration des journées du 14 et du 15 septembre et d'en tirer les conclusions qu'elles comportent.

Situation le 13 au soir.

Le 13, le corps d'armée était arrivé sur la Broye supérieure et stationnait en deux groupes de division, avec une ligne d'avant-postes s'étendant de Bouloz par Morlens à Oulens. Etat-major de corps à Moudon.

La Ire brigade de cavalerie, poussée sur la ligne Siviriez-Chesalles, se couvrait elle-même et se trouvait ainsi à environ 3 kilomètres en avant des avant-postes du corps.

De l'ennemi on savait uniquement que le gros de ses forces était sur la ligne de la Thièle et de l'Aar faisant face à notre armée qui avait franchi le Jura neuchâtelois et les Franches-Montagnes, et qu'un détachement s'avançait du nord au sud contre nous. Pour le lendemain 14, le corps d'armée avait reçu l'ordre de marcher par Siviriez-Romont-Fribourg sur Berne.

La direction des manœuvres autorisait le passage de la ligne Siviriez-Chesalles à 6 heures du soir, le 13, aux escadrons d'exploration, et à 6 heures du matin, le 14, au gros de la cavalerie.

L'ordre de stationnement du 13 intimait à la brigade de cavalerie de continuer l'exploration en avant du front.

En permettant aux escadrons d'exploration de passer la ligne Chavannes-les-Forts-Bussy le 13, à 6 heures du soir, la direction des manœuvres donnait enfin les moyens de faire l'essai d'une exploration rationnelle et conforme à la situation

tactique. Elle a droit de ce chef à toute notre reconnaissance. Mais étant disposée à nous laisser certaines libertés, pourquoi ne pas nous les avoir accordées toutes? Cela n'aurait gêné en rien ses plans. Par contre pour la cavalerie cela aurait eu le grand avantage de fixer sa situation du 13 d'après sa valeur combattive et aurait permis à ces chefs de se mesurer dans un engagement dont l'enjeu aurait été l'exploration.

En réalité, pendant la marche en avant du corps d'armée le 13, sa cavalerie aurait exercé son activité dans le secteur Vauderens-Moudon au sud, Fribourg-Payerne au nord, et se serait rencontrée avec la cavalerie ennemie. Vaincue, elle aurait été obligée de se replier sur les têtes de colonnes du corps et par conséquent aurait cantonné derrière la ligne des avant-postes. Victorieuse elle se serait au contraire avancée sur la ligne Châtonnaye-Chénens.

En donnant toute sa liberté d'action à la cavalerie, on aurait non seulement prouvé d'une façon péremptoire que l'exploration, pour exister, dépend de la victoire ou de la défaite du gros de la cavalerie, mais on aurait aussi pu juger de la valeur de nos brigades et de leur force de résistance lorsque tenant des points importants d'un secteur elles facilitent la marche en avant de l'infanterie qui les suivent.

L'ordre de corps laisse toute latitude à la brigade pour son exploration et ne la lie en aucune façon. Sa lecture est bien celle qui doit combler d'aise le destinataire. Si les responsabilités sont grandes, elles ont l'avantage de stimuler l'activité de tous et de permettre à celui qui doit les assumer de donner libre cours à sa personnalité et à son imagination.

Le problème à résoudre est grand dans sa simplicité ; il ne s'agit que de voir clair dans cette obscurité apparente, de prendre des décisions simples et s'adaptant naturellement au but à atteindre, puis une fois ces décisions prises, de s'y attacher avec une volonté de fer et une persévérance que rien ne doit rebuter. La valeur tactique et la stratégie du terrain dans lequel on doit opérer sont les premiers points qu'il devient nécessaire de fixer.

D'après la situation du corps le 13 au soir, sa direction de marche du 14 et les renseignements sur l'ennemi, le champ d'opération d'un intérêt immédiat pour la journée du lendemain était naturellement limité à l'ouest par la Broye, de Moudon à

Payerne, à l'est par la Sarine, de Bulle à Fribourg, et au nord par la coupure de Fribourg-Groley-Payerne.

Il est formé à l'ouest par le renflement séparant la Broye de la Glâne, à l'est par le massif du Gibloux, au centre par la dépression de la Glâne de Siviriez à Chénens et au nord de la ligne Farvagny-Châtonnaye par l'élargissement des hauteurs ouest qui s'abaissent et s'étalent jusqu'à la ligne Matran-Montagny pour se relever et se fondre enfin dans la dépression Fribourg-Payerne.

De profondes coupures sillonnent le terrain dans tous les sens. A l'ouest, les différents affluents de la Broye, perpendiculaires à la direction de marche, dont le principal, l'Erbogne, prend sa source dans les environs de Villarimboud, coule au début du sud au nord et par un brusque changement de direction vers l'ouest, forme un obstacle sérieux aux débouchés qui viennent du sud en suivant la ligne des hauteurs. Au centre, la Glâne et ses nombreux affluents du Gibloux; d'abord, peu encaissée mais marécageuse, elle change de caractère après avoir reçu la Noirègue, et creuse son lit profondément avant de se jeter dans la Sarine. Enfin, de nombreux marais dans le secteur Lentigny-Noréaz et le lac de Seedorf.

Des forêts épaisses couvrent les hauteurs formant le flanc droit de la vallée de la Broye jusqu'à Payerne, ainsi que les derniers contreforts du Gibloux. Moins boisé dans les environs de Prez, le terrain est de nouveau très couvert au nord de la coupure Matran-Noréaz.

Le pays est en général riche, les localités nombreuses et rapprochées les unes des autres.

Les routes principales qui mènent du sud au nord sont :

1° celle de la Broye
2° celle de la Glâne
3° celle de la Sarine

puis, le long de la ligne de hauteurs, celles partant de Moudon pour aboutir soit à Châtonnaye, soit à Villarimboud.

Reliant la Glâne à la Broye, nous trouvons les transversales suivantes :

1° Vauderens-Moudon
2° Romont-Lucens
3° Romont (Payerne)
Matran »
Fribourg-Groley (Payerne).

Les nœuds de route importants sont à l'ouest : Prévonloup, Châtonnaye, Torny, Payerne; au centre : Romont, Chénens, Prez, Noréaz, Groley ; à l'est : Farvagny, Cottens, Fribourg.

Pour marcher dans la direction du nord, seules les routes de la Glâne et celles des hauteurs ouest pouvaient être prises en considération, celle de la Sarine étant trop excentrique et celle de la Broye dans un encaissement trop dangereux.

Les débouchés se heurtent sur tout le front à des obstacles de même nature : à l'ouest, c'est le cul-de-sac formé par l'Erbogne; au centre, le barrage des marais de Lentigny et le lac de Seedorf; à l'est, un autre cul-de-sac formé par la Glâne. En outre, les coupures transversales permettant un déploiement sont rares et peu favorables : celle de Prévonloup, peu marquée, n'a pas les vues nécessaires au bon emploi de l'artillerie, ni la largeur voulue pour une action simultanée et homogène d'un corps d'armée; celle de Villarimboud-Châtonnaye, plus favorable, ne peut néanmoins être considérée que comme un point d'arrêt permettant de reprendre haleine avant de pousser plus en avant.

Le terrain qu'avait devant lui le corps d'armée avec ses forêts, ses communications dangereuses, ses coupures nombreuses et profondes pouvait être considéré comme un vaste défilé dont il fallait sortir le plus rapidement possible et présentait des difficultés peu ordinaires si l'ennemi avait le temps d'en occuper la sortie.

Pour l'exploration, elles n'étaient pas moindres, non pas au point de vue du choix des objectifs, mais à celui du choix des moyens. La distance entre le corps d'armée et la limite extrême du secteur à fouiller n'était pas au-dessus de la normale, 25 kilomètres en moyenne, mais on pouvait craindre une certaine lenteur dans la transmission des rapports et il fallait coûte que coûte obtenir des renseignements positifs ou négatifs avant que le corps d'armée se mît en marche le lendemain. Si, comme je l'ai dit précédemment, la direction des manœuvres avait autorisé les cavaleries en présence à résoudre cette première partie du problème les armes à la main, l'hésitation n'aurait pas été longue et la solution se serait présentée d'elle-même : le vainqueur aurait été maître de la situation et si par exemple le sort nous avait été favorable, toute la brigade se serait solidement établie dans les environs de Villarimboud ou Châtonnaye et de là aurait pu vigoureusement pousser ses patrouilles en avant. Dans

le cas contraire, l'exploration eût été forcément très limitée, mais pour une fois, l'occasion eût été offerte à la cavalerie divisionnaire de montrer son activité, ce qui n'eût été qu'un demi-mal.

Pour explorer avec utilité et méthode, il faut d'abord déterminer clairement le premier renseignement qu'il importe d'obtenir. Dans l'espèce, il saute aux yeux. Nous ne savons rien ou presque rien ; il faut donc s'informer si l'ennemi s'est avancé, oui ou non, jusqu'à une certaine ligne ; le choix de cette ligne est déterminé par la distance qui peut être parcourue en une journée de marche, environ 25 kilomètres. Si le rapport est négatif, il suffit de surveiller cette ligne jusqu'au moment où le gros de la cavalerie, s'étant avancé, s'y sera lui-même installé, aura pris la place de ses patrouilles et jeté celles-ci plus en avant. Si le rapport est positif, il devra être complété par la recherche du groupement approximatif des forces ennemies et si possible par des informations concernant les numéros d'unités, données précieuses pour établir l'ordre de bataille des troupes que l'on a devant soi. Petit à petit, dans ce ciel obscur et noir au début, scintilleront une quantité d'étoiles qui bientôt éclaireront tout le firmament.

Afin d'être maître de son exploration, il est indispensable d'approcher d'assez près les objectifs pour rassembler rapidement les renseignements et les compléter à l'aide de coups de sonde nombreux et répétés dans les directions encore obscures. Si, ne sachant rien, il est nécessaire d'être renseigné la même nuit sur ce qui se passe dans un rayon de 25 à 30 kilomètres en avant du front, il faut que le gros de la cavalerie se trouve sur la limite extrême du secteur, ou, à ce défaut, qu'un organe assez fort, commandé par un officier expérimenté et n'ayant pas froid aux yeux, prenne sa place et serve de base aux patrouilles dont le rayon d'action « immédiatement utile » ne peut guère dépasser 8 à 10 kilomètres.

Neuf fois sur dix, lorsque l'exploration vient à manquer, la faute en remonte au chef responsable qui croit sa tâche terminée lorsqu'il a prononcé le sacramentel « les patrouilles à l'ennemi ! » et va tranquillement se coucher. L'exploration veut autre chose. Elle est un sport où il faut avoir constamment l'œil ouvert ; une partie d'échecs où les pions sont des hommes, et qu'il vaut la peine de gagner même au prix de quelques nuits blanches et d'un peu de fatigue.

Les moyens dont nous disposons pour établir un système d'exploration sont au nombre de trois :

a) Les patrouilles partant directement du gros de la cavalerie.

b) Les escadrons d'exploration.

c) Le gros de la cavalerie elle-même.

Leur choix dépend de la situation tactique, du temps disponible et de la nature des informations à obtenir.

Les patrouilles envoyées directement du gros de la cavalerie ont l'avantage de laisser entre les mains du commandant de la brigade la haute direction de l'exploration; en outre, elles affaiblissent peu la force vitale du gros. Leur rayon d'action peut être d'un effet utile jusqu'à une distance de 20 à 30 kilomètres et elles seront employées avec succès « *si le temps matériel ne fait pas défaut.* » Si non, il devient impossible de s'en servir.

Une patrouille qui entre en contact avec l'ennemi à 30 kilomètres de sa base ne pourra faire parvenir un rapport utile au haut commandement que quatorze ou quinze heures après être partie. Ce mode n'est rationnel que si le corps d'armée cherche des renseignements pour des opérations ne devant pas se dérouler avant le surlendemain. Les causes de cette lenteur apparente sont multiples et dépendent principalement de la difficulté d'observation pendant la nuit, de la fatigue des hommes et des chevaux, et des obstacles imprévus que les porteurs de rapports rencontreront sur leur chemin.

Si le corps d'armée a besoin de ces mêmes renseignements pour la journée du lendemain, il est indispensable de supprimer la lenteur des décisions et de la transmission des rapports. L'observation étant une difficulté constante, dépendant de l'ennemi, sera toujours la même et ne peut être modifiée en aucune façon. Pour atténuer ces inconvénients, nous n'avons qu'un moyen, faire avancer la tête qui dirige le plus près possible de l'ennemi, lui donner une force suffisante pour disposer largement et établir une communication rapide et constante entre elle et le gros de la cavalerie, celle-ci étant reliée elle-même le plus étroitement possible au corps d'armée. L'unité indiquée pour ce genre de service est l'escadron d'exploration.

En adoptant ce système, on risque bien un peu le tout pour le tout ; il n'est jamais agréable pour un commandant de brigade de détacher dès le début une force aussi considérable, qu'il doit considérer comme perdue pour le lendemain. Mais il faut

savoir se résoudre aux sacrifices nécessaires. Pour sauver sa tête, on se laisse volontiers couper un bras, malgré le désagrément de l'opération.

Ces escadrons assez isolés ne seront pas toujours dans une situation des plus enviables, mais leur tâche est si belle qu'elle ne peut que réjouir l'officier qui en est chargé pour peu qu'il ait du sang dans les veines et des idées dans la cervelle. Leur plus grand danger est d'être enlevés par la cavalerie ennemie qui, les sentant bourdonner autour d'elle, souffrira avec impatience un voisinage aussi agaçant. N'oublions cependant pas que les entreprises de la cavalerie pendant la nuit sont toujours fort hasardées et qu'on n'y recourt qu'à la dernière extrémité.

Reste l'exploration par le gros de la cavalerie elle-même. Ce moyen ne sera employé que s'il faut faire un trou quelque part, enfoncer une porte, donner de l'air, percer le rideau épais qui empêche de voir. Ce sera le coup de massue de la fin ; l'énergie, la volonté, la force, la ténacité, la rudesse entreront en jeu ; adieu les ruses et les finasseries ; il faudra enfin attaquer franchement l'ennemi qui se met au travers du chemin.

En appliquant ces principes, les dispositions du 13 au soir ne sont pas difficiles à trouver. Le temps presse ; il faut que le plus rapidement possible le corps d'armée sache si la sortie du défilé par lequel il doit marcher le lendemain est occupée ou libre ; poussons donc un escadron d'exploration jusqu'au point où doit être élucidée cette inconnue, puisqu'il est interdit à la brigade d'y aller elle-même. Le terrain nous l'indique : il est à l'étranglement formé à l'est par la Glâne et par le ravin de la Ville près de Sédeilles, à l'ouest, dans les environs de Villarimboud. De là, on peut facilement pénétrer dans le secteur à fouiller.

Quant au secteur de la rive droite de la Glâne, très secondaire pour l'instant, il suffisait de le surveiller à l'aide de patrouilles fixes poussées dans la direction de Villarlod-Orsonnens.

A 6 heures du soir le 13, l'escadron 5 quittait ses cantonnements de Siviriez avec l'ordre suivant :

Ire Brigade de cavalerie
—
le commandant

Siviriez, 13 septembre 1903, 2 h. s.

Au commandant du 2e régiment de dragons, Siviriez.

L'escadron 5, escadron d'exploration, s'établira sur la ligne Villarimboud-Châtonnaye et poussera des patrouilles dans les directions de Fribourg et de Payerne ; je veux savoir :

1. Si des avant-postes ennemis se trouvent sur la ligne Matran-Payerne ou plus en arrière sur la ligne Fribourg-Groley-Payerne.

2. Si les localités suivantes sont ou non occupées par l'ennemi : Fribourg, Avry-sur-Matran, Noréaz, Montagny, Mannens, Torny, Onnens, Ponthaux, Corminbœuf, Payerne.

3. Le 14 à 6 h. du matin, le gros de l'escadron se portera dans le secteur Sédeilles-Châtonnaye et couvrira les routes venant de Montagny et Payerne; il laissera une forte patrouille sur les hauteurs de Villarimboud pour faciliter le débouché de la brigade qui marchera, le 14 au matin, de Siviriez par Romont, sur la Folliaz où elle compte arriver à 7 h. 15 du matin.

4. Des postes de relais seront établis par l'escadron 5 à Lussy et à Billens.

5. Départ de Siviriez le 13 à 6 h. du soir.

6. Rapports jusqu'à 6 h. du matin le 14 à Siviriez, ensuite directement au corps d'armée, direction Romont-Siviriez-Ursy-Moudon.

La brigade elle-même était directement reliée au corps par le télégraphe et à partir du 14 au matin par des postes de relais dans la direction d'Ursy.

Les rapports suivants parvinrent pendant la nuit :

1. Villarimboud, 13 septembre 1903, 9 h. 15 s.

La patrouille Matran-Fribourg fait rapport qu'à la sortie sud de Cottens se trouve un poste d'infanterie ennemie; le village est occupé par environ une compagnie.

Je suis arrivé à Villarimboud à 8 h. s.

2 Villarimboud, 13 septembre 1903, 9 h. 45 s.

Une compagnie d'infanterie à Cottens, une compagnie à Torny-le-Grand.

(Reçu au corps à 10 h. s.)

3 Villarimboud, 13 septembre 1903, 10 h. 45 s.

Un bataillon d'infanterie à Mannens (bataillon 49); de la cavalerie, probablement des mitrailleurs et de l'infanterie en force à Neyruz.

(Reçu au corps 11 h. 40 s.)

4 Villarimboud, 14 septembre 1903, 12 h. 05 m.

Lentigny occupé par une compagnie d'infanterie; le village est fortement barricadé.

(Reçu au corps à 12 h. 27 m.)

5 Villarimboud, 14 septembre 1903, 1 h. 10 m.

Chénens, Onnens, Lentigny, occupés par de l'infanterie ennemie.

A 3 h. du matin j'enverrai des patrouilles dans les directions de Fribourg, Torny-le-Grand, Prez, Payerne.

(Télégraphié au corps.)

6 Villarimboud, 14 septembre 1903, 1 h. 25 m.

A Neyruz six chars de munitions et des selles de dragons; à Matran une batterie (13) et un bataillon de carabiniers. Villars-sur-Glâne occupé par infanterie; patrouille arrêtée par poste infanterie à Beauregard près Fribourg.

(Reçu au corps à 2 h. 25 m. avec adjonction suivante de la brigade.)

Télégraphierai à 5 h. matin dernières dispositions prises par la brigade; je fais fouiller plus activement le secteur Torny-le-Grand, Mannens, Montagny; la brigade de cavalerie ennemie confirmée à Payerne.

7 Villarimboud, 14 septembre 1903, 2 h. 10 m.

Noréaz occupé par un bataillon et Ponthaux par deux compagnies.

(Télégraphié au corps.)

8 Villarimboud, 14 septembre 1903, 4 h. 30 m.

A 2 heures envoyé une patrouille direction Montagny; à 3 h. une patrouille direction Corjolens, une patrouille Payerne; une patrouille Torny-le-Grand. L'escadron part à 5 h. sur Châtonnaye.

(Télégraphié au corps.)

9 Villarimboud, 14 septembre 1903, 4 h. 55 m.

Infanterie à Etrablens, impossible savoir ce qu'il y a derrière.

(Télégraphié au corps.)

10 Villarimboud, 14 septembre 1903, 5 h. 37 m.

Torny-le-Grand et Torny-le-Petit un bataillon (n° 57).

(Télégraphié au corps.)

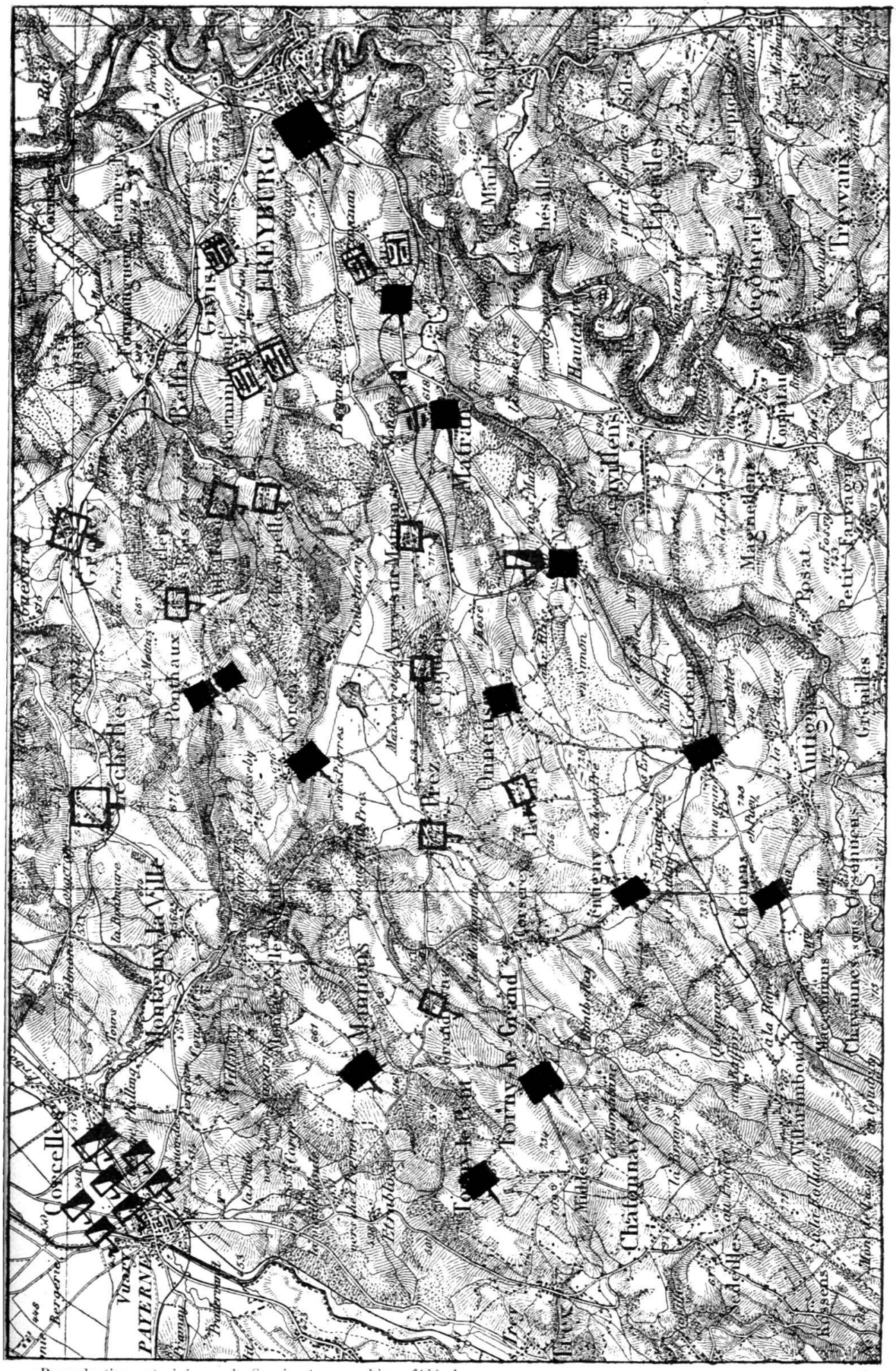
11 Siviriez, 14 septembre 1903, 4 h. 30 m.

Rien de nouveau; je pars avec la brigade pour la Folliaz à 6 h. m.

(Par dépêche au corps.)

Le résultat de l'exploration était donc le suivant :

Cottens, une compagnie infanterie.
Lentigny, infanterie.
Chénens, »
Onnens, »
Matran un bataillon carabiniers et une batterie artillerie (13).
Neyruz, infanterie et compagnie de mitrailleurs.
Villars-sur-Glâne, infanterie.
Noréaz, un bataillon.
Ponthaux, deux compagnies.
Etrablens, infanterie.
Mannens, bataillon 49.
Torny-le-Grand et Torny-le-Petit, un bataillon (57).
Fribourg, fortement occupé.
Payerne, brigade de cavalerie.


FREYBURG
Corcelles
Montagny la Ville
Torny le Grand
Chatonnaye
Autigny
Cheyres
Lully
Cressier
Villarimboud
Rossens
Sédeilles
Chevrilles
Treyvaux
Posat
Petit Farvagny
Magnedens
Corpataux
Matran
Marly
Belfaux
Pont aux
Noréaz
Courtepin
Cordast
Chiètres
Vuissy
PAYERNE
Bergerie
Bas
Bramp
Gurmels
Cressier
Chesalles
Hauteville
Lentigny
Lossy
Ecublens
Villars
Ecuvillens
Cottens
Chénens
Chamnes
Cressiers
Grenilles
Essert
Tentlingen
Wallenried
Courgevaux
Courtepin
Ulmiz
Muntelier
Mur
Mont
Ried
Wallenried
Bois
Chapelle
Ferpicloz
Le Mouret
Le Mont
Le Bois
Le Pré
Le Grand
Le Petit
Le Haut
Le Bas
Le Moulin
Le Pont
Le Village
Le Chêne
Le Rocher
Le Lac
Le Jardin
Le Champ

Il est intéressant de comparer les données obtenues par les patrouilles avec la dislocation réelle de l'ennemi :

Etat-major . . .	Fribourg.
Brigade V. . . .	Fribourg, Avry, Corjolens, Onnens, Lovens.
Brigage IX. . . .	Groley, Ponthaux, Léchelles, Noréaz, Chevaleyres, Autafond, Nierlet, Prez, Grandsivaz, Mannens.
Carabiniers 3, 5 . .	Neyruz, Matran, Villars.
Cavalerie et mit. IV.	Payerne.
Artillerie.	Matran, Villars, Corminbœuf, Givisiez, Courtepin-Cormerod.
Guides	Villars-les-Joncs.
Mitrailleurs II. . .	Neyruz.

Les rapports nombreux et utiles qu'a envoyés l'escadron prouvent d'une façon évidente son activité et les bons services qu'il a rendus. Il n'est guère possible de s'attendre à des résultats plus considérables et il est intéressant d'en tirer des conclusions.

1° L'opinion que j'avais émise précédemment sur le rayonnement utile des patrouilles que j'estimais ne pouvoir guère être de plus de 8 à 10 kilomètres est pleinement confirmée. Aucun organe d'exploration n'a dépassé la ligne Payerne-Ponthaux-Fribourg. Ce n'est pas de leur faute; l'impossibilité venant des difficultés inhérentes à la situation même.

2° L'importance des renseignements sur des numéros d'unités ressort avec beaucoup de netteté; les bataillons 49 et 57 signalés à Mannens et à Torny, donnent tout de suite une idée assez claire de groupement probable de l'infanterie dans cette direction. Une indication des numéros des bataillons d'infanterie d'Onnens aurait été d'une utilité incontestable pour compléter l'ordre de bataille. La recherche de ce genre de renseignements ne doit pas être perdue de vue et n'est nullement impossible. Dans la nuit il est encore assez facile de s'approcher d'un cantonnement, de surprendre un homme, de le tuer et de lui enlever son numéro. C'est un moyen un peu radical, j'en conviens, mais à la guerre chacun risque sa peau et en est responsable. Les rapports sur l'artillerie auraient dû être plus nombreux. Tout ce que l'on sait est qu'une batterie se trouve à Matran. Ce n'est pas suffisant; il eût été nécessaire de rechercher immédiatement s'il n'y en avait pas d'autres dans les environs; c'eût été un renseignement de premier ordre.

3° La rapidité de la transmission des rapports mérite une

attention toute spéciale et prouve aussi qu'il est nécessaire que la tête soit très près des objectifs si l'on veut savoir ce qui se passe sans perte de temps. En moyenne, les rapports parvenaient au corps d'armée moins d'une heure après leur arrivée à Villarimboud, ce qui n'aurait jamais été le cas si les patrouilles avaient été envoyées directement de Siviriez ou de Moudon.

Avec la nuit se terminait la première partie de la tâche dévolue à la brigade de cavalerie. Le corps d'armée, au moment de son rassemblement dans les environs de Vuarmarens-Esmont-Moudon le 14 à 7 heures du matin, savait que des détachements ennemis considérables tenaient pour ainsi dire la sortie du défilé et étaient disloqués en profondeur sur les routes de marche principales. L'ordre de rassemblement du 14 ordonnait à la cavalerie de continuer à couvrir le corps d'armée dans son mouvement sur Fribourg et d'explorer dans la direction de Fribourg-Payerne, fixant l'heure du départ de Siviriez à 6 heures du matin. Deux tâches différentes incombaient à la brigade, l'une de sûreté, l'autre d'exploration. Ici se fait sentir dans toute sa réalité la faiblesse de nos effectifs et notre manque de cavalerie vraiment indépendante. En fait, la nouvelle zône d'exploration n'est plus celle de la veille ; elle est en arrière de celle-ci, là où d'autres détachements ennemis sont ou peuvent être en marche pour venir renforcer les troupes qui se trouvent sur notre front immédiat : sur la rive droite de la Sarine, d'une part dans le secteur Sarine-Singine et d'autre part dans le secteur Morat-Gummenen. Entre nous et ces nouveaux objectifs se trouvent des forces adverses considérables ; des patrouilles isolées ne peuvent donner ici aucun résultat ; l'exploration stratégique à grandes distances, dirigée sur les flancs et sur les derrières de l'ennemi, serait nécessaire et pour cela des brigades indépendantes indispensables. Nous ne les avons pas ! Notre tâche doit donc se borner à de l'exploration tactique et au rôle plus restreint et plus modeste de cavalerie de sûreté.

Ayant fixé le stationnement approximatif de l'ennemi, il s'agit actuellement de déterminer ses mouvements. Il peut rester sur place, ou reculer, ou s'avancer contre le corps d'armée ; celui-ci averti à temps prendra ses résolutions en conséquence. Nous assurons ainsi sa liberté de disposition. Pour lui permettre la

liberté de ses mouvements nous devons, dans la mesure de nos moyens, tenir les sorties des défilés et empêcher, en employant notre force, l'ennemi d'y pénétrer ou tout au moins retarder sa marche, en un mot gagner du temps. En occupant l'étranglement de la Folliaz la brigade remplissait simultanément ces deux buts : elle établissait une base solide pour ses nouvelles patrouilles et une ligne de défense temporaire et relative.

Pour fixer les intentions de l'ennemi, il fallait déduire des renseignements recueillis pendant la nuit ses secteurs de rassemblement. Le terrain nous en indique deux probables : un sur la rive gauche de l'Erbogne : Payerne-Montagny-Mannens ; l'autre sur la rive droite : Prez-Onnens-Avry-Glâne. D'autres patrouilles devaient fixer au contraire ses directions de marche, et leurs objectifs demeuraient naturellement les nœuds de route par lesquels il devait passer. Là nous trouvons d'une part Grandsivaz ; Mannens ; Etrabloz ; d'autre part Lentigny ; Onnens ; Neyruz.

Ci-dessous le tableau des rapports découlant de ces dispositions :

1. La Folliaz, 14 septembre, 7 h. 20 m.

Brigade de cavalerie au Commandant de corps.

La brigade est arrivée sur les hauteurs de la Folliaz; rien de nouveau sur l'ennemi direction Fribourg: la brigade de cavalerie ennemie s'est avancée ce matin de bonne heure depuis Payerne sur Sédeilles et a repoussé l'escadron 5 ; elle se dirige dans la direction Villars-Bramard-Prévonloup ; je reste pour le moment à la Folliaz et en cas de retraite me retirerai sur Prévonloup.

(Reçu au corps à Siviriez à 8 h. 30 m.).

2. La Folliaz, 7 h. 35 m.

Du même au même.

Deux bataillons sont signalés marchant de Torny-le-Grand sur Villarimboud à 6 h. 30 m.

(Reçu au corps, à Siviriez, à 8 h. 34 m.).

3. Montagny-les-Monts, 14 septembre 1903, 7 h. 35 m.

Patrouille d'officiers au corps.

a) L'ennemi signalé ici cette nuit s'est avancé direction Mannens. — Rien ne suit. — Une brigade de cavalerie avec mitrailleurs sont partis ce matin de Payerne direction Trey vers 5 h. matin.

b) Je me porte direction Noréaz-Belfaux.

(Reçu au corps, à Hennens, 9 h. 30 m.).

4. Un kilomètre est Châtonnaye, 8 h. 10 m.

Patrouille d'officiers au corps.

La tête d'un régiment d'infanterie ennemie débouche à 7 h. 45 de Châtonnaye direction Rossens.

A 8 h. 10, un groupe d'artillerie débouche de Châtonnaye dans la même direction.

(Reçu au corps, à la lisière nord d'Hennens, 9 h. 45 m.).

5. Un kilomètre est Châtonnaye, 8 h. 40 m.

Du même au même.

Un groupe d'artillerie entre à 8 h. 40 m. à Châtonnaye. Deux bataillons d'infanterie suivent, tête entre à Châtonnaye à 8 h. 50. — Je continue à observer.

(Reçu à Villars-Bramard, à 12 h. 07).

6. Corjolens, 14 septembre, 7 h. m.

Patrouille d'officiers au Commandant du corps.

Deux bataillons d'infanterie, deux batteries artillerie débouchent de Corjolens direction Prez; je continue à observer.

(Reçu au corps, entre Villaramon et Hennens, à 9 h. 20 m.).

7. Seedorf, 14 septembre 1903, 7 h. 15 m.

Patrouille de sous-officiers au Commandant du corps.

Un régiment d'artillerie et un régiment d'infanterie s'avancent sur la route Avry-s.-Matran-Prez et passent Prez.

(Reçu au corps, à Billens, à 10 h. 05).

8. La Folliaz, 1 h. 50 s.

Brigade de cavalerie au corps.

a) L'ennemi se retire avec son gros dans la direction Torny-le-Grand; avec une colonne de flanc (deux bataillons, une compagnie mitrailleurs) direction les bois de Quéquenerie-Lentigny. J'ai poussé des patrouilles direction Torny, secteur Lentigny-Prez-Noréaz, Cottens-Avry-s.-Matran.

(Reçu au corps, à Romont, à 2 h. 45 s.).

9. Middes, 14 septembre 1903, 3 h. 35 s.

Patrouilles d'officiers au corps.

a) Trois bataillons d'infanterie se retirent de Châtonnaye direction Trey.
b) Un bataillon d'infanterie se retire direction Châtonnaye-Torny.
c) Trois batteries entrent à Middes venant de Châtonnaye.
d) Continue sur Torny-le-Grand.

(Reçu au corps, à Romont, à 5 h. 05 s.).

10. Villarimboud, 8 h. 13 m.

Patrouille de sous-officiers à la brigade de cavalerie.

Un corps important d'infanterie (deux à trois bataillons), une compagnie de mitrailleurs entrent à Villarimboud.

(Reçu à la Folliaz, à 8 h. 15 m.).

Résumant ces différents rapports, on trouve que le corps d'armée était dans les situations suivantes lorsqu'ils lui parvinrent.

8 h. 30. Arrivée du rapport nº 1 constatant l'établissement de la brigade à la Folliaz.

Commandant de corps : Siviriez.
Ire division : tête à Siviriez.
IIe division : colonne de droite à un kilomètre de Saulgy direction Villaramon ;
colonne de gauche à Sarzens.

8 h. 34. Rapport nº 2, signalant la marche de deux bataillons de Torny-le-Grand à Villarimboud à 6 h. 30.

Même situation que plus haut.

9 h. 20. Rapport nº 6. Marche de deux bataillons et de deux batteries de Corjolens sur Prez, à 7 h. m.

Commandant de corps : entre Villaramon et Hennens.
Ire division : un kilomètre au nord de Drognens.
IIe division : colonne de droite au nord d'Hennens;
colonne de gauche en contact avec l'ennemi entre Lovatens et Dompierre.

En outre, à 9 h. 05, le commandant de la Ire division recevait un rapport lui annonçant qu'un régiment d'infanterie ennemie entrait à Villarimboud à 8 h. 15 et paraissait prendre la direction des hauteurs.

9 h. 30. Rapport nº 3. Marche de l'ennemi signalé à Montagny sur Mannens à 7 h. 35 m.

Commandant de corps : Hennens.
Ire division : va s'engager contre Romont.
IIe division : colonne de droite arrive à la route Romont-Prévonloup;
colonne de gauche sur le point de déployer le régiment 6.

9 h. 45. Rapport nº 4. Marche d'un régiment d'infanterie à 7 h. 45 de Châtonnaye sur Rossens suivi d'un groupe d'artillerie à 8 h. 10.

Commandant de corps : nord d'Hennens.
Ire division : engagée dans le combat de Romont.
IIe division : colonne de droite en marche sur Rossens;
colonne de gauche déploiement du gros contre Dompierre.

10 h. 05. Rapport n° 7. Marche d'un régiment d'infanterie et d'un régiment d'artillerie à 7 h. 15 m. d'Avry-s.-Matran à Prez.

Commandant de corps : Billens.

Ire et IIe divisions : même situation que plus haut.

12 h. 07. Rapport n° 5. Marche d'un groupe d'artillerie suivi de deux bataillons d'infanterie à Châtonnaye.

Commandant de corps : Villars-Bramard.

Ire division : poursuite de l'ennemi en deux colonnes a atteint la Folliaz.

IIe division : poursuite direction Sédeilles-Villarzel.

2 h. 45, 5 h. 05. Rapports nos 8 et 9. Sur les premières directions de retraite de l'ennemi.

Commandant de corps : Romont.

Ire et IIe divisions : arrêtées sur la ligne Orsonnens-Villarzel.

Si nous voulons classer ces rapports d'après la valeur des services qu'ils ont rendus, nous arrivons au résultat suivant : les numéros 1, 2 et 6 ont été utiles ; les numéros 3, 4 et 7 confirmatifs ; le numéro 5 inutile par son arrivée tardive, et les numéros 8 et 9 suffisants pour jeter les bases de l'exploration de détails qui doit suivre.

Cette période de l'exploration a-t-elle rendu ce qu'elle devait rendre ? A-t-elle répondu à l'attente du corps d'armée ? Avons-nous fourni au haut commandement le rapport cherché, voulu, le rapport type qui lui permet de dire avec certitude : je sais ! je vois clair ! ce qui est devant moi m'est connu ? Ce rapport qui fixe le rassemblement de l'ennemi et la direction de marche de ses colonnes principales ? Franchement, loyalement, nous ne pouvons pas répondre autre chose que « Non ». Nous avons été utiles, nous avons permis au corps d'armée de marcher sur des hypothèses, nous lui avons fourni des renseignements sur lesquels il pouvait établir des déductions ; c'est déjà quelque chose, mais ce n'est pas assez et notre devoir est de rechercher pourquoi, pour quelles causes, par suite de quelles circonstances il en a été ainsi.

Ces causes sont d'ordre moral, et, je me hâte de le dire, nos patrouilles n'ont manqué ni d'entrain, ni de volonté, ni de résistance ; leurs rapports sont revenus en arrière avec toute la rapidité exigible ; *mais elles ont manqué de sens déductif et d'intuition, voilà tout.* C'est la tête du général sur les épaules du lieutenant qui nous fait encore défaut.

Elles n'ont pas su fixer le rassemblement du gros parce que

lorsqu'elles eurent constaté que de forts détachements ennemis marchaient de l'est à l'ouest, que, pour ainsi dire, le secteur de l'est se vidait dans le secteur de l'ouest, elles n'en ont pas déduit immédiatement la nécessité de se rabattre sur les nœuds de routes qui seuls devenaient intéressants. Elles ont continué au contraire à opérer dans des directions que par intuition elles auraient dû considérer comme ne pouvant plus leur fournir que des renseignements secondaires.

Pour arriver à ce degré de sentiment, il faut beaucoup d'expérience et beaucoup d'études et si j'ai spécialement relevé ce point, c'est afin de montrer la direction dans laquelle nous devons développer l'esprit de nos jeunes officiers. C'est aussi afin d'attirer l'attention de nos camarades des autres armes sur les connaissances tactiques étendues et approfondies qui sont nécessaires pour faire de l'exploration raisonnée, et les rendre parfois un peu plus indulgents si tout ne marche pas toujours comme ils le désirent.

A 1 heure, la brigade était avisée que le corps s'arrêtait sur la ligne Grange-le-Bâtia-Villa St-Pierre-La Folliaz-Sédeilles-Marnand et recevait l'ordre de prendre des cantonnements à Orsonnens-Fuyens-Massonens, de couvrir la droite du corps d'armée et de maintenir le contact avec les forces ennemies.

A ce moment, le régiment 2 se trouvait à Villarimboud en contact intime avec une colonne ennemie qu'il venait de charger. A sa gauche s'avançait le Ier régiment d'infanterie. L'état des hommes et des chevaux était normal, malgré la nuit un peu dure et la matinée mouvementée qu'ils venaient de passer.

Journées du 14/15.

Déjà avant d'en avoir reçu l'ordre, au moment où la retraite devenait générale, des patrouilles avaient été collées aux flancs de l'ennemi pour déterminer les premières directions de son mouvement en arrière ; ces patrouilles envoyèrent les rapports 8 et 9 sur lesquels pouvait être basée l'exploration ultérieure nécessaire au corps d'armée.

Au premier abord la direction de Torny prise par le gros des forces ennemies laissait supposer qu'il entendait s'établir solidement sur la rive gauche de l'Erbogne. A la réflexion deux raisons majeures venaient y contredire. Premièrement un ennemi

battu, harcelé, poursuivi l'épée dans les reins, comme cela avait été le cas, ayant le sentiment de s'être heurté à des forces très supérieures, ne s'arrête pas au bout de trois kilomètres pour faire volte-face et engager un nouveau combat. Battu dans un secteur, il ne pourra opérer son ralliement que dans le secteur suivant et derrière un obstacle naturel dont l'abri lui permettra de reprendre haleine et de se remettre de ses émotions. Ensuite, même si l'arrêt à Torny eût été possible, livrer une bataille avec les ravins de l'Erbogne sur les flancs et la vallée de la Broye dans le dos eût été une imprudence qui eût pu coûter fort cher à celui qui s'y serait laissé entraîner.

C'est donc derrière les obstacles naturels qu'il fallait chercher le gros des forces et diriger l'effort principal de l'exploration et l'on devait s'attendre à récolter des informations utiles plutôt à l'est qu'à l'ouest de l'Erbogne.

Les premières unités de la brigade venaient seulement d'arriver à Orsonnens que le contact était déjà pris avec la ligne des avant-postes ennemis établis sur la Glâne à deux ou trois kilomètres plus loin et qu'arrivait un rapport annonçant qu'Autigny et le pont d'Orsonnens étaient fortement occupés. Cette promiscuité immédiate et désagréable forçait la brigade à demander au corps l'adjonction d'un peu d'infanterie pour la sûreté de ses cantonnements.

Entre temps, des patrouilles avaient été envoyées sur Lentigny-Prez, Cottens-Neyruz-Noréaz-Fribourg et Torny-Payerne.

Ci-dessous le relevé de leurs rapports.

1. Cottens, 6 h. 30 s.

Patrouille de sous-officiers, secteur Lentigny-Prez, au corps d'armée, Romont.

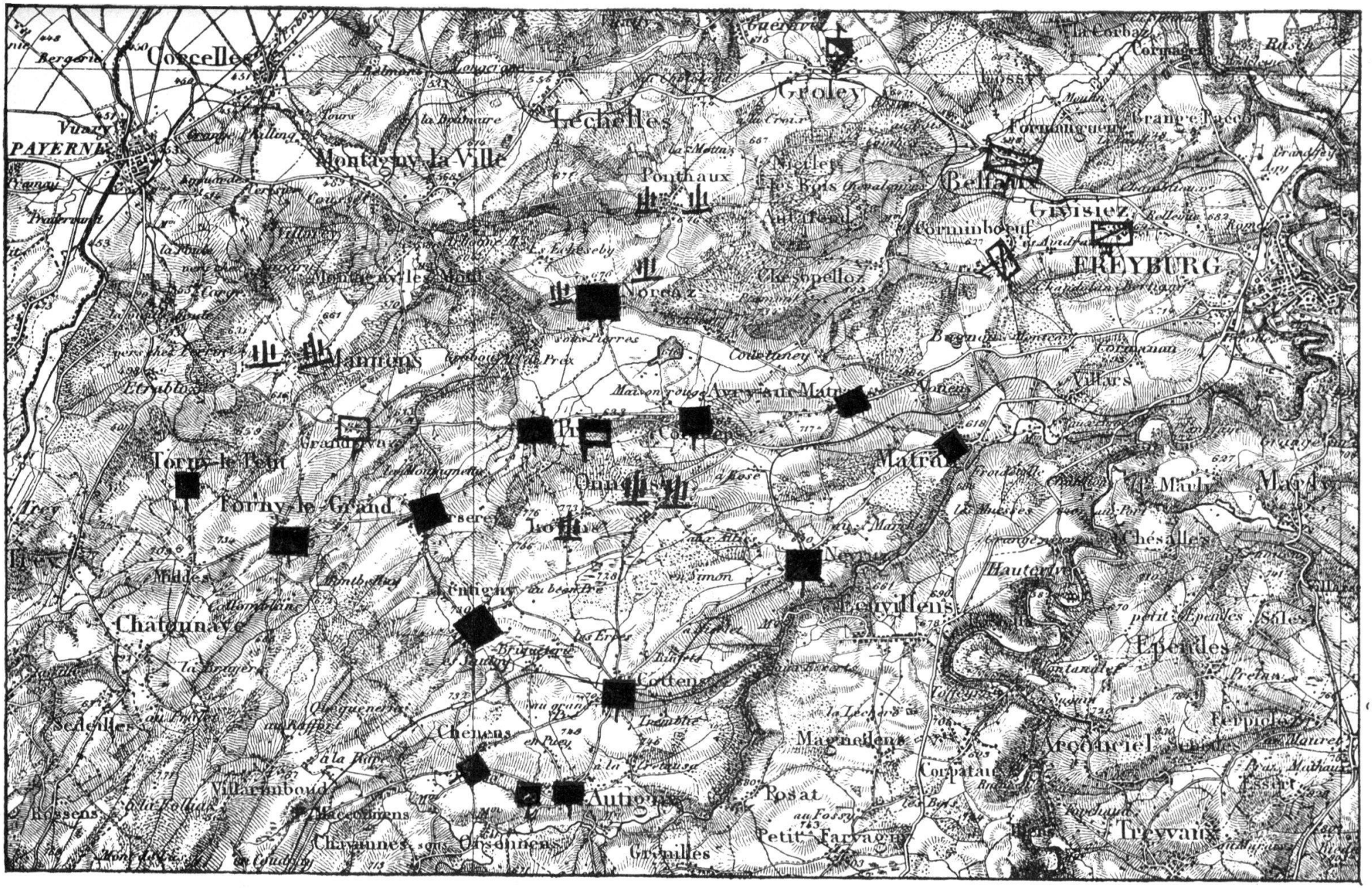
I. Trois bataillons venant de Châtonnaye se sont retirés sur Lentigny-Onnens-Corjolens.

II. Un escadron et deux batteries d'artillerie venant de Châtonnaye se replient sur Lentigny-Cottens-Matran.

III. Trois bataillons venant de Quéquenerie se sont retirés sur Cottens-Matran.

De nombreuses patrouilles ennemies sillonnent le secteur Lentigny-Cottens-Matran-Corjolens.

(Rapport arrivé au corps à Romont à 7 h. 30 s.).



Résultat de l'exploration pendant la nuit du 14-15 septembre. Tableau établi à 2 ½ h. m., d'après les rapports parvenus au corps.

Détachements ennemis non annoncés.

Reproduction autorisée par le Service topographique fédéral.

2. Avry-s.-Matran, 7 h. s.

Patrouille d'officiers à brigade de cavalerie.

Autigny, bataillons carabiniers 3 et 5.
Cottens, bataillon 29.
Neyruz, bataillons 25, 26 et 27.
Matran, un bataillon.
Avry-s.-Matran, bataillon 49.
Onnens, de l'artillerie.
La patrouille continue sur Noréaz.

(Transmis à 7 h. 55 au corps à Romont).

3. Maison-Rouge, vers Prez, 7 h. 55 s.

Patrouille officiers à brigade de cavalerie.

Confirmé rapport n° 1 ; en outre :
Corjolens, un bataillon.
J'aperçois à Noréaz de grands feux, je m'y rends. Pas de nouvelle de la cavalerie.
En outre, *le porteur du rapport* a complété le dit par les observations suivantes faites en cours de route :
Prez, bataillon 50.
Corserey, bataillon 54.
Lentigny, beaucoup d'infanterie.
Chénens, une compagnie en dehors du village.

(Transmis au corps à Romont à 10 h. 20 s.).

4. Villarimboud, 15, 1 h. m.

Du même au même.

Prez, quelques guides et état-major divisionnaire.
Noréaz, deux à trois bataillons d'infanterie.
Corserey, un bataillon.
Onnens, 12 pièces d'artillerie.
Lovens, une batterie.
Lentigny, un demi-bataillon et avant-postes.
Ponthaux, deux batteries (renseignement civil).
Fribourg, libre.
Cavalerie a passé à 5 h. à Prez-Rosé se dirigeant sur Fribourg.

(Transmis au corps à 2 h. 30 m. par téléphone).

5. Villars-Bramard, 8 h. 37 s.

Patrouille d'officiers à IIe division.

Quéquenerie, fort détachement d'infanterie avec mitrailleurs.
Torny-le-Grand, bataillon 53 et état-major de la brigade IX.
Corserey, régiment d'infanterie 17.
Grolley, escadron 22.
Noréaz, bataillon 51, batteries 15 et 16.

Montagny-le-Mont, libre.
Mannens, batteries 13 et 14.
Torny-le-Petit, plus d'un bataillon.
Trey, fort détachement d'infanterie.
Forte colonne de cavalerie a pris direction Prez-Fribourg.

(Arrivé au corps à 8 h. 50 s. à Romont).

En résumé, le résultat de la nuit était le suivant :

Autigny, carabiniers 3 et 5.
Cottens, bataillon 29.
Neyruz-Matran, bataillons 25, 26, 27.
Avry-s.-Matran, bataillon 49.
Corjolens, un bataillon.
Prez, bataillon 50 et état-major de division.
Corserey, bataillon 54.
Lentigny, un demi-bataillon d'infanterie.
Chénens, une compagnie aux avant-postes.
Noréaz, deux à trois bataillons (n° 51), batteries 15 et 16.
Onnens, } douze pièces d'artillerie.
Lovens, }
Torny-le-Grand, bataillon 53 et état-major de la brigade IX.
Orsonnens, batteries 13 et 14.
Torny-le-Petit, infanterie (plus d'un bataillon).
Groley, escadron 22.
Fribourg, libre.
Montagny, libre.

A titre de comparaison, voici quelle était la dislocation réelle de la division de manœuvres :

Etat-major divisionnaire.	Prez.
Brigade V, état-major.	Neyruz.
Régiment 9.	Neyruz-Matran.
Régiment 10.	Lentigny-Cottens.
Brigade IX, état-major.	Corserey.
Régiment 17.	Corserey-Prez-Noréaz-Corjolens.
Régiment 18.	Torny-Mannens-Grandsivaz.
Carabiniers 3, 5, mitrailleurs II.	Antigny.
Artillerie.	I/3 Mannens (13, 14); II/3 Noréaz (15, 16); II/5 Lovens-Onnens (27, 28).
Brigade de cavalerie et mitrailleurs III.	Belfaux-Givisiez-Groley-Corminbœuf.

A 2 $^1/_2$ h. du matin, le corps d'armée était donc renseigné d'une manière complète sur l'emplacement de détails des troupes

ennemies ; manquent seulement les bataillons 28 et 30 du régiment 10, 49 du régiment 17, et 52 du régiment 18.

Le résultat de l'exploration de la nuit du 14/15, comparé à celui de la nuit du 13/14, est d'un rendement beaucoup supérieur, malgré les difficultés très réelles qu'avaient rencontré les patrouilles, premièrement à trouver un point de passage pour franchir la ligne des avant-postes, puis, surtout, les porteurs de rapports pour transmettre ceux-ci à destination à travers un pays totalement inconnu et fortement occupé par l'ennemi. Un point de détail à noter est la façon intelligente dont un de ces cavaliers a complété le rapport qu'il était chargé de remettre, en notant de sa propre initiative, en cours de route, les troupes qui lui semblaient avoir quelque intérêt pour le corps d'armée (rapport n° 3) ; ceci corrobore ce que je disais précédemment sur la qualité de notre matériel d'hommes.

Les causes de ce bon rendement sont intéressantes à démêler. En grande partie on peut l'attribuer à la continuité de l'action qui a permis de ne pas perdre le contact et d'avoir ainsi des bases sérieuses pour l'orientation ultérieure des organes chargés de compléter les renseignements. La raison principale cependant est le rapprochement de la brigade des lignes ennemies, offrant un soutien immédiat aux patrouilles, et permettant de diriger l'exploration sans instance intermédiaire.

Dans le courant de la soirée était parvenu l'ordre de rassemblement pour le lendemain. La cavalerie devait se porter en avant à 6 h. du matin et explorer dans les directions de Corcelles, Payerne et Fribourg.

Au moment de la réception de cet ordre, on pouvait déjà se rendre compte par les premiers rapports que les forces principales de l'ennemi avaient une tendance à se masser plutôt vers le N.-E. L'arrêt dans son mouvement de retraite dépendant en grande partie du terrain même et des points d'appuis naturels qu'il pouvait y trouver, il était nécessaire d'étudier celui-ci pour fixer les mouvements ultérieurs de la brigade. Trois lignes semblaient pouvoir être utilisées pour arrêter la poursuite : 1° Torny-Autigny ; 2° Noréaz-Matran ; 3° les hauteurs au N. de la route Fribourg-Groley-Payerne.

Une éventualité à ne pas perdre de vue non plus était la possibilité de refuser le combat et de se dérober.

Le premier objectif à atteindre était les hauteurs qui domi-

nent la rive gauche de la Glâne dans la direction de Chénens-Cottens. Mais avant d'y parvenir il fallait sortir d'Orsonnens. A première vue la chose ne paraissait pas facile, les ponts, soit dans la direction d'Autigny, soit dans celle de Chénens, étant en possession de l'ennemi et ces deux localités fortement occupées. Un échec au début de la marche eût été désastreux ; il aurait occasionné un retard irréparable dans la recherche des renseignements. Il était donc plus prudent de chercher une direction où les chances de sorties fussent plus certaines et où l'on pût s'appuyer jusqu'à un certain point sur l'infanterie de la Ire division, à l'O. de la Neirigue. Ces raisons firent choisir comme direction de marche la route plus sûre quoique plus longue de Romont-Chénens-Fribourg, de préférence à celle plus directe mais plus exposée d'Orsonnens-Autigny ou Chénens.

On pouvait s'attendre à prendre le premier contact à l'Est de Macconnens, au point où la route s'abaissant quelque peu franchit le ruisseau qui se jette dans la Glâne. Les hauteurs de Chénens dominant toutes les approches font du passage de ce pont, pour de la cavalerie du moins, une difficulté assez sérieuse. Au moment où les extrêmes pointes du service de sûreté parvenaient à bonne portée, elles furent accueillies par un feu violent, mais qui aurait eu probablement fort peu d'effet, les buts étant isolés et de nombreux accidents de terrain offrant de faciles couverts. Brusquant les choses, l'escadron d'avant-garde put facilement passer. Les faibles détachements qui occupaient le pont se retirèrent vivement dans le village de Chénens d'où ils furent délogés par la brigade qui vint se masser vers le point 748 après avoir préalablement poussé des patrouilles à Lentigny-Autigny-Cottens.

La Ire division étant directement intéressée à savoir ce qu'elle avait devant elle, les rapports suivants lui furent adressés et lui parvinrent avant qu'elle eût commencé sa marche en avant.

1. Macconnens, 6 h. 20.

Brigade cavalerie à Division I.

Villaz-St-Pierre (rapport verbal).

Les bois de Macconnens sont libres.

(Arrivé à la Ire division, Villaz-St-Pierre à 6 h. 40 m.).

2. Chénens, 6 h. 40 m.

Du même au même.

J'ai occupé Chénens ; l'ennemi s'est retiré dans la direction de Lentigny ; je fais explorer direction Cottens-Lentigny ; la brigade marchera probablement sur Cottens.

(Arrivé à la division à Villaz-St-Pierre, à 7 h. 10 m.).

3. Chénens, 7 h. 05 m.

Du même au même.

Chénens-Cottens-Autigny-Lentigny libres ; je marche sur Cottens-Lovens.

(Arrivé à la division à Villaz-St-Pierre, à 7 h. 25 m.).

Ce premier épisode démontrait clairement que l'ennemi ou bien continuait sa retraite dans la direction du nord, ou bien retirait les troupes qui avaient été aux avant-postes sur une ligne de défense quelconque, autre que Torny-Autigny, qu'il était urgent de déterminer sans retard. La place de la brigade n'était plus à Chénens. Il fallait pousser en avant et se fixer ailleurs.

Les détachements le long de la Glâne ayant pris le nord et le nord-est comme direction générale, c'était aussi là que les renseignements devaient être cherchés et que la brigade devait naturellement se porter, cela d'autant plus que le terrain lui-même l'indiquait d'une façon positive. Au nord de Chénens-Cottens, on pouvait voir le plateau allongé de Lovens-Onnens cachant l'horizon et commandant les routes venant de Lentigny-Chénens et Cottens ; des patrouilles furent poussées sur Prez-Corjolens-Avry-sur-Matran-Matran ; un escadron reçut l'ordre de s'établir à Lovens, et couverte par ce service de sûreté, la brigade descendant sur Cottens marcha directement sur ce nouvel objectif. Ce mouvement était à peine entamé que commençaient à parvenir les rapports qui permettaient enfin de fixer clairement la position définitive qu'avait choisie l'ennemi : Noréaz et les hauteurs 717 à l'ouest d'Avry-sur-Matran étaient fortement occupés par des détachements de toutes armes ! On le tenait enfin ce renseignement, but auquel tendaient tous les efforts, motif de toutes les dispositions ; on le tenait assez tôt pour que le haut commandement pût s'en servir utilement !

Le deuxième adjudant de la brigade qui avait personnellement reconnu les positions ennemies, reçut l'ordre de faire le rapport suivant au corps d'armée :

Lovens, 8. h. m.

Brigade de cavalerie au corps d'armée.
(Rapport oral.)

1. Hauteurs de Noréaz fortement occupées par des détachements de toutes armes, environ 12 pièces d'artillerie.

2. Hauteurs à l'ouest d'Avry sur Matran, vers cote 717, fortement occupées par infanterie et artillerie.

3. On peut voir les positions ennemies depuis Lovens et depuis la lisière des forêts au nord-ouest d'Onnens.

4. La brigade reste pour le moment à Lovens et prendra ensuite, sauf imprévu, la direction de Neyruz.

(Parvenu au corps à 8 h. 40 du matin, sur la route entre le village et la gare de Chénens.)

A ce moment le corps d'armée se trouvait :

Les têtes de colonnes de la Ire division : ligne Lentigny-en Puey-Autigny.
» » » IIe » Corserey.

Restait encore à fixer l'emplacement des réserves. Un rapport de la patrouille de Matran parvenu à la brigade à Lovens fit tomber les dernières incertitudes ; plusieurs bataillons (quatre à cinq) étaient annoncés en formation de rassemblement au nord de Matran vers Nonnens.

Ce dernier renseignement fut transmis personnellement au commandant de corps par le commandant de la brigade, sur les hauteurs de Lovens, à 9 h. 40 du matin.

L'exploration de la cavalerie de corps était terminée ; elle ne pouvait pas faire plus pour le moment, et devait se borner à envoyer des patrouilles sur Fribourg et Payerne ; par contre commençait alors son rôle de cavalerie de combat. Comme celui-ci n'entre pas dans le cadre de cette étude, nous laisserons la brigade se porter sur l'aile droite et ne la suivrons pas dans ses mouvements.

Sans vouloir relever certaines questions de détails, d'un ordre technique, regardant plus spécialement notre arme, deux points semblent se dégager d'eux-mêmes et indiquer clairement dans quel sens nos efforts doivent tendre pour atténuer nos fautes et diminuer nos faiblesses.

En premier lieu, l'intuition et le sens déductif nous manquent en général, sinon d'une façon complète, du moins suffisamment

pour ne pas toujours nous permettre de voir assez clair lorsque seuls des indices peuvent nous venir en aide. Je l'ai déjà fait remarquer en recherchant les causes de la non réussite de l'exploration du 14 au matin ; mais il est nécessaire d'appuyer sur cette grave lacune de notre esprit, parce que tant qu'elle subsistera nous n'arriverons jamais à être autre chose que des chefs de patrouilles et des chefs de cavalerie médiocres.

Je sais que c'est beaucoup demander à un jeune lieutenant que de toujours avoir l'esprit assez lucide pour distinguer le vrai du faux, le probable de l'improbable, cela dans n'importe quelle situation. Ce qui paraît simple et facile dans la tranquillité d'une salle de théorie change étrangement d'aspect lorsqu'un coin de forêt obscure et froide la remplace. Les fatigues physiques émoussent l'acuité du raisonnement, tendent les nerfs, éprouvent la patience, et elles seront nombreuses pour notre arme ces sources de fatigues et d'épuisement. Quand tout le monde plus ou moins se repose, c'est alors seulement que notre tâche commence, et seul celui qui a passé en patrouille une nuit glacée et sombre, après une journée de luttes déjà dures, peut se rendre compte de la solidité physique à toute épreuve qu'un officier de cavalerie doit posséder pour permettre à son esprit de débrouiller sainement l'écheveau d'une exploration un peu compliquée et anormale. La solitude est aussi un facteur puissant de démoralisation. En montagne, tel passage qui semble être un jeu lorsqu'on est à la corde entre deux solides compagnons, paraît tout autre lorsqu'on l'aborde seul, la carabine sur l'épaule et le piolet à la main.

Si tous ces facteurs peuvent jusqu'à un certain point excuser certaines défaillances, ce n'est pas une raison pour ne pas tenter par tous les moyens d'acquérir les qualités qui permettront de les surmonter et de les vaincre. Une maladie sûrement diagnostiquée est à moitié guérie. Notre cas d'ailleurs est loin d'être désespéré ; depuis longtemps, dans nos cours tactiques, on fait des efforts louables et en partie couronnés de succès pour combler les lacunes que je viens de signaler et que l'étude des manœuvres de 1903 ont rendues plus évidentes. Décuplons ces efforts, mettons au service de cette cause toute la force de notre intelligence et de notre volonté, et bientôt nous toucherons au but qu'il nous faut absolument atteindre.

*
* *

Le deuxième point qui m'a frappé est le manque de cohésion entre la cavalerie divisionnaire et la cavalerie de corps. L'une doit compléter l'autre. Leurs tâches sont distinctes comme exécution, mais les résultats doivent constituer un tout, auquel on ne peut prétendre qu'à l'aide d'une liaison permanente s'exerçant d'arrière en avant, et permettant au moins à la cavalerie divisionnaire de s'orienter sur les dispositions éminemment variables de la cavalerie de corps.

Dans les documents que j'ai eus entre les mains, j'ai bien trouvé l'ordre pour la cavalerie divisionnaire de la Ire division, le 14, de prendre le contact avec la brigade, mais je n'ai jamais vu une patrouille de guides venir nous demander aucun renseignement ! A ma connaissance, les seules patrouilles poussées en avant dans un but d'exploration tactique ont été, le 14, celle envoyée sur Romont par la Ire division et celle collée à l'ennemi par la IIe division pour reconnaître sa direction de retraite. Encore celle-ci, quoique ayant bien rempli la première partie de sa mission, est-elle rentrée à Villars-Bramard, si je puis en juger par l'endroit d'où son rapport a été daté. En outre, le 14, dans le mouvement en avant du corps d'armée, les escadrons m'ont semblé étrangement près de leurs avant-gardes, sans grande tendance à rechercher ce qui pouvait se passer dans les zônes d'approche des colonnes ennemies. Le 15, les divisions auraient marché beaucoup plus sûrement si elles avaient été couvertes par des patrouilles nombreuses, à effectifs faibles, opérant au moment du rassemblement dans le secteur Mannens-Cottens et se tenant à quatre ou cinq kilomètres en avant des têtes de colonnes.

Le règlement dit bien que l'exploration tactique reçoit ses ordres directs du divisionnaire ou de son remplaçant, mais au moment où cette exploration doit être la plus active, ces deux instances ont bien d'autres choses à régler, des dispositions importantes à prendre ; elles ont le droit d'exiger que les chefs des escadrons divisionnaires qui jouent auprès d'eux, toutes proportions gardées, le rôle des brigades au corps, aient assez d'initiative et de connaissances tactiques générales pour leur fournir au moment voulu les renseignements dont ils ont besoin. Prévoir les désirs, ne pas attendre des ordres, sont les premiers éléments d'un bon service de cavalerie. La répartition des escadrons dans les divisions permet du reste à leurs

chefs de concentrer toute leur attention sur l'exploration tactique ; ils n'ont au fond pas autre chose à faire ; leur place dans ce but est à l'avant-garde, et s'ils ne perdent pas de vue leur tâche principale, on les verra moins souvent s'occuper des détails du service de sûreté qui sont du ressort des lieutenants commandant la pointe et ne plus gêner ceux-ci par une intervention continuelle, intempestive et déplacée. Sans parler de l'esprit d'initiative qu'ils détruisent au lieu de le développer.

Une autre cause du manque de cohésion réside dans l'organisation même des escadrons divisionnaires ; ceux-ci sortent de la grande famille pour former une espèce de branche spéciale ; ils manquent d'émulation et de surveillance parce qu'ils sont seuls et rarement encadrés.

On peut se demander s'il n'y aurait pas avantage à verser une fois pour toutes les guides dans les brigades et à former ainsi un noyau de cavalerie plus important, fort de huit escadrons, d'où serait détachée, suivant les besoins, la cavalerie nécessaire aux divisions. L'élasticité de la répartition deviendrait plus grande et on éviterait l'écueil de spécialiser une partie d'un tout qui ne peut donner la mesure de sa force qu'en restant étroitement uni.

Profitons de toutes les occasions pour faire tomber la barrière morale qui nous sépare, rattachons étroitement les escadrons divisionnaires aux brigades et nous arriverons certainement à faire rapidement éclore les germes des éléments qui doivent relier ces corps presque jumeaux et cependant trop séparés.

*
* *

Et maintenant, camarades ! marchons gaiement de l'avant ; la voie est bonne, les obstacles qui l'encombraient sont écartés ; nous connaissons nos fautes, nous avons les moyens d'y remédier. Ayons confiance en l'avenir. Nos efforts ne seront pas vains, et bientôt nous serons récompensés de nos fatigues et de nos peines !

Colonel DE LOYS
Commandant de la Ire brigade de cavalerie